

Le conte du pinceau magique

Dans une province du centre de la Chine, vivait un jeune paysan nommé Daï-Fu. Daï-Fu était très pauvre, il gagnait péniblement sa vie. Le soir, quand il rentrait de sa dure journée de travail, son bonheur était de dessiner. Il aimait tant dessiner qu'il en oubliait sa fatigue et sa misère.

Daï-Fu n'avait pas les moyens de se payer des cours, ni d'acheter du matériel de dessin. Qu'importe ! Il dessinait n'importe où, avec n'importe quoi, avec une brindille sur la poussière du chemin, avec un morceau de charbon sur le mur de sa maison.

Un jour, il venait de dessiner un coq. C'était un coq magnifique. Avec ses ailes déployées, il semblait prêt au combat. Son dessin était juste terminé, quand un vieillard qui passait par là le regarda et lui dit :

- Qui t'a appris à dessiner ?
- Personne, dit Daï-Fu, j'ai appris tout seul.
- Tu es très doué, dit le vieillard. Je suis un maître et si tu veux, je pourrais te prendre comme élève.
- Hélas, dit Daï-Fu, je n'ai pas de quoi payer des cours.
- Qui te parle de payer des cours, dit le vieillard ? Je suis vieux. Je suis seul. Viens habiter chez moi. Je te prends comme élève. En échange, tu t'occuperas de moi.

Daï-Fu n'hésita pas. Aussitôt, il fit son baluchon et suivit le vieillard qui était un grand maître. Avec lui, Daï-Fu apprit l'art de la peinture. Il sut manier les pinceaux, mélanger les encres. Il fit beaucoup de progrès et bientôt il surpassa son maître.

Les années passèrent. Daï-Fu s'occupait de son maître de tout son coeur. Un jour, le maître devenu très vieux dit à Daï-Fu :

- Je sens que je vais bientôt mourir. Aussi, je voudrais te laisser quelque chose. Je ne suis pas riche, et tout ce que j'ai, tu seras obligé de le vendre pour payer mon enterrement. Mais j'ai quelque chose pour toi.

Le maître donna à Daï-Fu un vieux pinceau tout usé. Daï-Fu prit le pinceau très respectueusement. Il remercia son maître avec émotion.

Le vieux maître lui dit :

- C'est un pinceau magique. Il peut accomplir des miracles à condition que la main qui le tient soit une main pure et que l'esprit qui dirige cette main soit dépourvu d'avidité.

Il lui dit aussi :

- Il y a beaucoup de misère dans ce monde. Avec tes talents de peintre, essaie de donner un peu de bonheur autour de toi.

Le vieux maître mourut. Daï-Fu vendit tout ce que son maître possédait pour payer les frais de l'enterrement. Son devoir envers son maître accompli, il fit une nouvelle fois son baluchon. Il prit avec lui son matériel de peinture, sans oublier son pinceau magique, et partit sur les routes.

Daï-Fu allait de villes en villages, de villages en hameaux, et partout il peignait en échange de son gîte et de son couvert.

Il apportait ainsi beaucoup de bonheur aux pauvres gens ; leurs maisons semblaient moins misérables avec les peintures de Daï-Fu. Sa réputation se répandit dans toute la province, et même au-delà.

Un jour, il s'arrêta dans une auberge. Il était le seul client. L'auberge avait l'air triste et la femme de l'aubergiste avait triste mine. Avant de repartir, Daï-Fu lui dit :

- Permettez-moi de faire un dessin pour égayer votre mur !
- À quoi bon, lui répondit-elle, personne ne vient chez moi.
- Je vais vous dessiner une cigogne grandeur nature, car on dit que les cigognes portent chance.

Daï-Fu peignit une magnifique cigogne grandeur nature sur le mur de l'auberge. La femme de l'aubergiste sourit pour la première fois. Elle était très heureuse et dit à Daï-Fu :

- Cette cigogne me tiendra compagnie.

Tout à coup la cigogne tourna la tête à droite, puis à gauche, et se mit à danser sur le mur.

- Elle danse ! Elle danse ! cria l'aubergiste.

Bientôt, on vint de loin pour voir la cigogne qui dansait. L'auberge était remplie de clients qui venaient et revenaient avec des amis. Depuis ce jour, on appela cette auberge : L'auberge de la cigogne qui danse.

Un riche mandarin voulut acheter la peinture de la cigogne qui danse. L'aubergiste refusa.

- C'est la cigogne de ma chance, elle n'est pas à vendre, dit-elle.
- Je ne vous demande pas si elle est à vendre, dit le méchant mandarin, je vous ordonne de la vendre. Demain je viens la chercher.

Le lendemain, il était là avec ses hommes. Il leur ordonna de scier le pan de mur. L'aubergiste pleura, le supplia, mais en vain. Les hommes commencèrent à scier. Mais soudain la cigogne déploya ses ailes, tendit son cou et s'envola, laissant le mur de l'auberge tout blanc.

Le mandarin, fou de rage, cria :

- Où est ce peintre ? Je veux le voir, qu'on me l'amène !

Daï-Fu était un peintre célèbre. On le trouva sans difficulté et on le conduisit devant le mandarin. Celui-ci lui dit :

- Tu vas peindre pour moi tout seul. Je te comblerai de richesses.

Mais Daï-Fu ne voulut pas :

- Je ne veux pas peindre pour de l'argent, ni pour la gloire. Je peins pour apporter un peu de bonheur aux pauvres.

– Tu oses me refuser !, dit le mandarin très en colère.

Daï-Fu fut mis en prison.

Pendant la nuit, un rayon de lune pénétra à l'intérieur de la prison par une petite fente. Ce fut suffisant pour éclairer Daï-Fu. Il peignit sur le mur une fenêtre ouverte et une route qui allait au loin. Puis il enjamba la fenêtre et sortit de prison.

Le lendemain, le mandarin furieux apprit sa disparition. Il commanda à ses hommes de le retrouver coûte que coûte. On accusait les gens des alentours de le cacher. Beaucoup furent maltraités, d'autres furent torturés pour donner des renseignements.

Apprenant qu'on maltraitait le peuple à cause de lui, Daï-Fu alla trouver le mandarin et lui dit :

– Je suis venu peindre pour toi, mais je te supplie d'arrêter de torturer le peuple.

Le mandarin lui répondit :

– C'est bien, je vois que tu es devenu raisonnable. Il lui montra un pan de mur et lui dit :
– Je veux voir la mer.

Daï-Fu peignit une mer calme avec un ciel bleu et un soleil radieux. Il peignit aussi des mouettes et, près du rivage, une jonque. Le mandarin dit :

– Je veux aller en bateau.

Alors Daï-Fu dessina une passerelle. Le mandarin prit la passerelle et alla dans le bateau.

Maintenant, dit-il, je veux me promener, fais souffler le vent.

Avec quelques coups de pinceau, Daï-Fu fit gonfler les voiles et la jonque s'éloigna doucement du rivage.

– Tu appelles cela du vent !, cria le mandarin. Voyons ! Je veux du vrai vent !

Alors Daï-Fu reprit son pinceau. Il cacha le soleil avec de gros nuages gris, il dessina des vagues énormes. Sous son pinceau la mer se déchaîna devenant de plus en plus violente. Le mandarin semblait crier quelque chose mais le bruit de la tempête enflait et couvrait sa voix. Soudain les voiles se déchirèrent, la jonque se brisa et disparut ainsi que le mandarin.

Reprenant son pinceau, Daï-Fu mit un peu de bleu dans le ciel gris, ajouta un soleil rayonnant, quelques mouettes et la mer redevint calme. Il posa son pinceau et partit.

Personne ne se soucia de la disparition du mandarin, car il était peu aimé. On raconte que le pinceau existe toujours.

Il est quelque part dans le monde et il lui arrive encore d'accomplir des miracles, à condition que la main qui le tient soit pure et que l'esprit qui dirige cette main soit dépourvu d'avidité.

Fin.